

## François Hertel

Patrick Guay

---

Numéro 85, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Guay, P. (2001). François Hertel. *Nuit blanche*, (85), 14–18.

# François Hertel

Par  
Patrick Guay

Que sait-on aujourd'hui de Rodolphe Dubé – François Hertel en littérature ?  
Ce qu'en sait le (bon) bachelier moyen. Au pire : rien.

Au mieux : peut-être le titre d'un ou deux ouvrages, et que durant une quinzaine d'années cet ancien jésuite a influencé, par son enseignement et son œuvre, un certain nombre d'écrivains et d'intellectuels en herbe.

**M**ais se souvient-on que, poète, il a aussi touché au roman et au théâtre ? Qu'on doit à ce conteur quelques essais remarquables dans les années 1930 et 1940, et au philosophe des recueils de nouvelles et de contes échappant en grande partie aux catégorisations génériques d'usage ? Bref, on a assurément beaucoup oublié ce qu'ont répété manuels, anthologies et histoires de la littérature au cours des années 1950 et 1960, qui marquent le sommet dans la reconnaissance accordée à François Hertel. Car s'il n'est pas complètement oublié, il est vraisemblablement en voie de l'être, sa place dans les histoires de la littérature se rétrécit sans cesse depuis les trente dernières années. Aucun de ses romans, recueils de poésies ou essais ne se trouve à l'heure actuelle en librairie. Parfois radoteuse, parfois sympathique, la biographie un brin vieillotte de Jean Tétreau fournit pour sa part les grandes lignes d'une vie dont le principal intéressé a lui-même livré quelques éléments ça et là, dans des nouvelles, dans certains textes philosophiques, de même que dans des recueils de souvenirs et réflexions.

François Hertel est né en 1905, à Rivière-Ouelle. Après des études au Collège de La Pocatière puis au Séminaire de Trois-Rivières, il entre, en 1925, dans la Société de Jésus, dont il va se retirer progressivement à partir de 1943. Il enseigne tour à tour la philosophie, l'histoire et la littérature dans différents collèges du Québec et de l'Ontario. Après un premier court séjour en 1947, il s'exile en France en 1949, où il demeurera la plus grande partie de sa vie, soit à Paris, soit à Vézelay, effectuant de rares sauts au Canada avant de revenir à Montréal en 1985, où il meurt la même année. Il aura

subsisté en partie grâce à de modestes spéculations sur le marché de l'art, en partie grâce à des conférences sur le Canada, dirigeant également des revues culturelles (dont *Rythmes et couleurs*) et sa propre maison d'édition, les Éditions de la Diaspora française.

Mais toute cette activité et une production abondante ne feront jamais de François Hertel le génie méconnu des lettres québécoises. Oublions donc le génie pour parler d'un écrivain plus que valable, mais inégal, dont l'œuvre comprend du meilleur comme du moins bon. Dans l'ensemble, pourtant, il nous offre ce que peu d'écrivains québécois peuvent proposer jusqu'à lui : une œuvre soutenue, cohérente malgré son caractère disparate. Par exemple.

En dépit de la fortune de l'expression et d'un retentissement bien compréhensible à l'époque, son seul roman au sens strict, *Le beau risque* (1939), se range, il me semble, aux côtés de ces navets plus ou moins sympathiques et digestes dont se nourrissent alors la critique et, à l'occasion (baccalauréat oblige), une partie du lectorat québécois. Je pense à *Marie Calumet*, à *L'influence d'un livre*, aux *Demi-civilisés*, dont on peut dire et penser tout le bien qu'on voudra, qui n'en valent pas moins davantage par le bruit qu'ils suscitent que par la stricte qualité de leur contenu et de leur écriture. Ainsi du *Beau risque*, qui n'offre aucune surprise cachée, assez banale histoire des tourments existentiels d'un jeune collégien et de leur résolution grâce à l'aide d'un professeur, racontée par le biais du journal intime de l'un et l'autre protagonistes.

En revanche, *Mondes chimériques* de même que quelques nouvelles et essais méritent une relecture sérieuse. Laquelle, s'agissant de François Hertel, n'ira pas sans plaisirs et étonnements.

## L'indéfinissable malaise

« Je suis né au Canada français, dans un pays où règne le dogmatisme philosophico-théologique. Malgré un certain sens critique inné et en dépit de mes efforts pour m'élever au-dessus d'une ambiance de confort intellectuel statique, je finis par me laisser envoûter temporairement par des impératifs catégoriques, dont la base lointaine est une certaine peur d'un Dieu vengeur, toujours en éveil. »

(Vers une sagesse)

À l'heure où ressurgissent la peur du déclin, l'idée de la mort de la culture et un sentiment d'asphyxie généralisée, un retour à François Hertel nous assure au moins de la permanence de nos plus actuelles craintes. Ses champs d'intérêt et d'investigation sont nombreux, et on ne saurait réduire sa pensée à une ligne directrice unique, voire à une préoccupation maîtresse. Ses trois premiers essais diffèrent radicalement quant à la manière. Le plus réussi, *Leur inquiétude* (1936), identifie quelques causes et manifestations de cette inquiétude métaphysique, religieuse ou existentielle, à laquelle s'étaient attaqués avant lui bon nombre d'essayistes, ici ou en France : Paul Archambault (*Plaidoyer pour l'inquiétude*), Henri Bremond (*L'inquiétude religieuse*) ou Daniel-Rops (*Notre inquiétude*). Ce mal du siècle, François Hertel le ramène en dernière instance au besoin de Dieu, quelque nom, précise-t-il, qu'on veuille bien lui donner. Il le voit à l'état brut chez l'adolescent, dont il esquisse un portrait psychologique (repris dans *Le beau risque*), avant d'en proposer un bref historique, du XVIII<sup>e</sup> siècle aux années 1930. N'étant pas exactement un historien ou un sociologue, il s'attarde principalement à l'imprimé, plus exactement aux œuvres canoniques françaises et européennes, canadiennes aussi, qu'il évalue en fonction de la place qu'elles accordent à ce phénomène. Se gênera-t-il pour renverser quelques idoles au passage ? C'est mal le connaître. L'occasion est trop belle pour lui de régler ses comptes avec quelques joyaux du patrimoine national, et il ne se prive pas d'égratigner. Car des motifs supplémentaires d'inquiétude, il en trouve justement dans l'aliénation politique, économique et culturelle dont les Canadiens français sont les victimes parfois consentantes. Ce faisant, et sans perdre de vue son propos, François Hertel vulgarise efficacement, synthétise les positions et contrepositions sur diverses questions du jour, traitées de manière plus élaborée par les Hermas Bastien, Victor Barbeau, Édouard Montpetit et autres « définisseurs de situation » : l'indépendance du Québec, la langue, l'éducation supérieure, l'accès aux postes-clé au sein du gouvernement et des entreprises privées, les méfaits de la mécanisation et de la société industrielle. Il le fait dans une langue toujours claire, recourant cependant à des formules académiques et une rhétorique assez clinquante. Sa démarche

n'est pas exempte de postulats naïfs. Par exemple, sa tentative de circonscrire la psychologie d'un peuple, de mesurer ainsi son degré d'inquiétude, l'amène à identifier une série de qualités et de défauts typiquement canadiens-français, tâche à laquelle il se consacrera également dans *Nous ferons l'avenir* (1945), recueil de conférences où il montre que nos façons de faire et de penser procèdent de notre double provenance, française par l'histoire et américaine par la géographie. D'un accès moins aisé que les deux autres, *Pour un ordre personaliste* (1942) est le plus théorique et le plus systématique de tous ses essais. Il y propose une conception du personalisme inspirée de Jacques Maritain et d'Emmanuel Mounier et encore redevable au thomisme.

## Penser la pensée, feindre la fiction

« Ce livre [ *Mondes chimériques* ] est évidemment l'œuvre d'un fou. Rien des convenances littéraires et des lois du genre n'y est respecté. C'est un livre inclassable, par conséquent infect. »

(Henri Francostel – pseudonyme de François Hertel – dans la revue *Amérique française*)

L'œuvre narrative, en particulier la trilogie des *Mondes chimériques* (*Mondes chimériques*, 1940 ; *Anatole Laplante, curieux homme*, 1944 ; et *Journal d'Anatole Laplante*, 1947), n'élude pas les questions nationales, mais elle accorde plus d'importance aux problèmes du moi et de ses avatars, des va-et-vient entre fiction et réalité, de même qu'elle soulève des questions proprement génériques. Un critique résumait assez bien, en 1954, l'impression générale produite sur le lecteur : « Je pense que nous sommes, ici, à la frontière du roman et de l'essai car, si minime soit-elle, il y a dans cette série une part de roman ou tout au moins de récit romancé. Anatole Laplante et Charles Léprieux pénètrent bien dans le monde sous la forme de personnages de roman, même si l'on doit admettre que le *Journal d'Anatole Laplante* est surtout, sinon uniquement un essai<sup>1</sup>. » Gérard Bessette synthétisera plus tard la position des historiens de la littérature lorsqu'il situera la trilogie « à mi-chemin entre le roman, le recueil de nouvelles et l'essai ». Difficile de résumer *Mondes chimériques*<sup>2</sup>, recueil hybride dont les textes, toujours brefs, nouvelles ou dialogues, contes ou extraits de journal, présentent

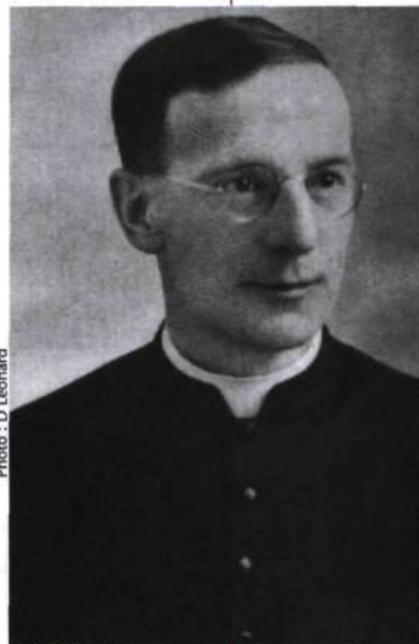


Photo : D. Léonard

François Hertel

entre eux des liens tantôt ténus, voire inexistant, tantôt plus apparents, un peu à l'image de la fragmentation du sujet psychologique à laquelle se livre l'écrivain. Cette histoire de la rencontre de deux esprits, Charles Lepic et Anatole Laplante, et du parcours (intellectuel, surtout) que chacun suivra, est livrée à travers leurs propos sur des questions et des expériences tantôt quotidiennes, tantôt inusitées. On verrait sans peine, dans la tension entre ces deux ombres, la réfraction du déchirement de François Hertel lui-même, qui notait, mi-badin, mi-sérieux : « De même que *Mondes chimériques* ne fut jamais un recueil de contes – crois-m'en, ô lecteur canadien ! – mais l'histoire des pensées de Charles Lepic s'accompagnant de menues réactions chez Anatole Laplante, ainsi le présent ouvrage [*Anatole Laplante, curieux homme*] est-il l'histoire intérieure d'Anatole Laplante qui continue d'évoluer et de naître au monde, grâce à l'entrée continuelle en lui du monde par la connaissance et le contact des êtres. » Le troisième tome, quant à lui, basculera nettement dans l'essai (dont certains passages seront approfondis plus tard), jusqu'à effacer toute trace de fabulation.

Il entre ainsi un peu d'Edmond Teste dans les personnages de Lepic et Laplante, suffisamment désincarnés et abstraits pour que le lecteur n'adhère jamais pleinement à cette sorte de « roman d'un cerveau », dont l'idée préoccupait Paul Valéry. On était

loin, il est vrai, du roman psychologique alors pratiqué par les Robert Charbonneau, André Giroux et Robert Élie. L'absence marquée d'un personnage central doté d'une psychologie romanesque claire (malgré le fait qu'il soit beaucoup question de psychologie), de même que le défaut d'un cadre et d'une intrigue bien nets, caractéristiques du roman réaliste, ont d'ailleurs laissé un peu embarrassés les critiques, dont plusieurs se sont contentés de décrier le résultat plutôt que de chercher à voir les mécanismes rattachant, chez l'auteur, l'essai aux formes narratives de la nouvelle et du conte<sup>3</sup>. François Hertel n'a pas été le seul à explorer cette voie, mais des reproches similaires allèrent à Jean Simard et à Pierre Baillargeon, dont les historiens ont vu les liens qui les rattachaient à leur aîné de quelques années. On songe également au *Nézon* de Réal Benoit, distinct par son contenu, mais proche par sa mise en relief des ficelles du récit, la fantaisie du propos et une critique en acte du conformisme romanesque<sup>4</sup>. Je ne saurais préciser l'origine de ce travail sur les formes et les genres littéraires, ce goût manifeste de François Hertel pour la subversion formelle<sup>5</sup>. Maladresses heureuses ou ingéniosité ? Quand il écrit : « Mon grand procédé, c'est de n'en pas avoir », je n'ai pas de peine à le croire. Qu'il s'essaie à l'histoire hypothétique ou revisitée, ou qu'il pratique à sa manière le dialogue philosophique, on démêle difficilement chez lui la part de réussite et la part

Sous la dir. de Martin Doré et Robert Yergeau  
CAHIERS ÉTHIER-BLAIS  
Automne 2000, n° 3  
Le Nordir, Ottawa, 178 p. ; 20 \$

Une fois de plus, François Hertel surgit où on ne l'attendait pas. Les *Cahiers Éthier-Blais* lui consacrent en effet un dossier dont le prétexte est son influence sur l'auteur des *Pays étrangers*, avec qui il a entretenu jusqu'à la fin de sa vie des relations d'amitié.

Dans une étude consistante qui examine successivement les grands domaines où s'est exercée sa pensée (conception du langage, du Québec, de Dieu et du Cosmos, un cosmos désacralisé), Robert Vigneault montre comment François Hertel s'est dépris des contraintes de l'exposé didactique des premiers ouvrages pour accéder au libre questionnement de l'essai pur. Il ne fait aucun doute pour lui que l'essayiste est « Bien en avance sur son temps. » L'auteur de « Hertel, essayiste extravagant » et spécialiste du genre qualifie la trilogie des *Mondes chimériques* de premier véritable essai et la considère comme « ce que Hertel a fait de mieux dans le domaine de l'essai ». C'est à propos de cette même trilogie que Laurent Mailhot parle d'« impossibilité du roman », dans un article qui tient

plus du résumé descriptif que de l'analyse. Indépendamment de ses qualités et des points communs qu'elle entretient avec *Bouvard et Pécuchet* (« couple exclusif, narrativité problématique, érudition, ironie devant la 'bêtise' et les 'imbéciles' »), *Mondes chimériques* lui semble « une œuvre ratée. Non pas instable, inachevée, ouverte, postmoderne, mais faite de bric et de broc, de petites ficelles et de gros câbles, disparate, fautive. Et pourtant, reconnaît Laurent Mailhot, on s'y intéresse ». Davantage préoccupée de l'homme que de l'œuvre, Guylaine Massoutre livre quelques éléments de réflexions sur le rôle joué par François Hertel dans le milieu artistique montréalais au moment où se prépare l'exil définitif. Son « Hertel dans les années 1940 : écriture, art et exil » identifie sa situation de double exilé (géographique et religieux) comme le lieu à partir duquel il a pu « revisiter les non-dits de l'œuvre morale, théologique, philosophique antérieure ». Selon elle, la sérénité atteinte par l'homme fut le « résultat d'un cheminement agité », « semé d'obstacles et jalonné de crises ». Crises dont les échos infiltrèrent ses essais et nouvelles, de même que sa correspondance avec Borduas, un autre dissident et exilé.

Adressée au responsable des *Cahiers* par le philosophe Laurent-Michel Vacher, la « Lettre à un

d'inachevé, d'approximation, d'expérimentation aussi. Sans oublier qu'il nous livre à l'occasion des nouvelles de facture plutôt conventionnelle. Amateur de paradoxes, provocateur, il joue le plus souvent délibérément des conventions génériques alors en cours, comme en témoignent ses récits, mais également ses préfaces.

Ainsi lit-on dans « La danse des personnages » : « Il faudra terminer la trilogie – qui n'est nullement un essai, ni des contes, mais un roman fleuve ou simplement rivière, si l'on préfère [...] »

Par ailleurs, d'édition en réédition les recueils et récits vont se voir autrement organisés et désignés. Telles nouvelles deviendront, lors d'une réédition, autant de chapitres d'un « roman » inédit. Les divers intitulés génériques utilisés par l'auteur (Nouvelles, Romans, Contes, Récits, Mémoires imaginaires) apparaissent interchangeable dans la mesure où sont réutilisés et redistribués au fil des ans les courts textes narratifs qu'ils chapeautent, ces repiquages et variations, voulus, admis, constituant ce qu'on pourrait appeler une *poétique de la reprise*. La fragilité de tout l'édifice est d'autant grande que la fiction elle-même se remet constamment en question, soit par des chutes sorties de nulle part ou des incipit inattendus (« Soudain, Charles Lepic fut à mes côtés. » Ainsi s'ouvre une nouvelle des *Mondes chimériques*), soit par des interventions d'auteur ostentatoires : « À ce moment de notre récit, puisque tout va mourir

sceptique » répond à la question de l'actualité de François Hertel. Auteur d'une anthologie des textes philosophiques de François Hertel, Laurent-Michel Vacher avance quelques hypothèses expliquant l'insuccès de l'œuvre et le peu de retentissement provoqué par son propre *Découvrons la philosophie avec François Hertel* (Liber, 1995). Selon lui, François Hertel a pourtant tout du véritable écrivain d'idées qui « veut exposer, promouvoir et défendre une *weltanschauung* ». Penseur franc et courageux, tirant un véritable plaisir de la spéculation et de la discussion des idées, il appartient à « la famille des Diderot et des Voltaire », malgré ses occasionnelles gaucheries, la facilité de certaines oppositions et sa misanthropie. Il déplore l'étroit nationalisme culturel des philosophes québécois, mais reste incapable d'expliquer pourquoi celui-ci ne joue pas en faveur de François Hertel. À travers l'exemple de deux manuels récents qui ne lui accordent aucune place, il pointe les mêmes lacunes du côté des littéraires. Quant au « Hertel réel et imaginaire » de Martin Doré, il propose une recension critique des articles et récits que lui a consacrés Jean Éthier-Blais. **nes**

Patrick Guay

et qu'il faudra bientôt mettre le point final, moi au plaisir d'écrire, et vous, lecteur, je n'en doute pas, à la joie de me lire [...] ». Qui peut tracer très exactement les limites, chez François Hertel nouvelliste, entre l'art et l'artifice ? Quoi qu'il en soit de ces traits, ils confèrent à l'œuvre sa fraîcheur ; le décousu, la facilité, alors fustigés, prennent aujourd'hui des airs d'audace et de ludisme. Le recyclage hertellien est au goût du jour... Nous avons en quelque sorte rattrapé François Hertel, dont l'avant-gardisme ne fait aucun doute pour Robert Vigneault (voir le compte rendu du numéro des *Cahiers Éthier-Blais* consacré à François Hertel).

### Voir clair en soi-même

« Comme tous ceux qui se sont avisés de chercher, j'ai d'abord trouvé des solutions toutes faites, qui se sont offertes à moi comme des impératifs catégoriques. Je me suis cru obligé de penser comme tout le monde, parce que j'étais modeste et que je sentais que mon regard sur le monde n'était pas valable. D'autres m'ont offert des découvertes, des explications fort prétentieuses. J'ai eu l'extrême naïveté de me livrer aux bêtes. J'ai mis quarante années de ma vie à leur échapper. »

(*Journal philosophique et littéraire*)

Ce repiquage, il le pratique également du côté de l'essai philosophique seconde manière, celui de ces recueils où les fragments argumentatifs côtoient l'auto-biographie et la critique littéraire. Les trois principaux, *Journal philosophique et littéraire* (1961), *Méditations philosophiques* (1962) et *Vers une sagesse* (1966), conjugueront ainsi inédits et textes antérieurs. C'est la forme vers laquelle tendait déjà la deuxième partie du *Journal d'Anatole Laplante*, qui contient certains des essais utilisés ultérieurement. On y trouve du meilleur Hertel. À travers une mise en fiction du cas Ludivine Lachance, enfant sourde, muette et aveugle, le « Petit traité du dedans » se penche sur la notion de signe et les rapports entre pensée et langage. Par la forme, la prose et l'exercice même auquel il se livre, François Hertel rappelle avantageusement Valéry. Ne dirait-on pas empruntée à l'auteur de *Tel Quel* cette pensée : « Les grandes trouvailles sont filles de la distraction, expressions profondes de la personne libérée des entraves de la raison raisonnante » ? L'excellente « Lettre ouverte aux hommes d'ordre » aussi bien que l'« Examen de conscience philosophique » sont d'un écrivain et penseur mûr, encore déchiré, pas tout à fait dépris des thèses énoncées dans *Pour un ordre personaliste*, luttant contre l'esprit de système, rappelant, à cet égard, Kierkegaard, par son refus des conventions, son désir flagrant de remuer les esprits et, surtout, cette philosophie au « je », toujours au plus près de l'expérience quotidienne, s'appuyant sur la raison pour pourfendre la raison raisonnante, instrument grossier dès lors qu'elle s'applique à

comprendre le moi et sa place dans le cosmos. Pour le reste, le penseur reste fortement cartésien.

Avec Kierkegaard, il partage également sa situation d'exilé, d'abord chez lui, puis au dehors à partir de 1949. *Mondes chimériques* anticipait d'ailleurs les départs, évasions et exils ; comme Charles Lepic, François Hertel a voyagé, en Russie, en Chine, en Europe. L'ennemi de cet essayiste et philosophe, n'est-ce pas la certitude, le confort, l'immobilisme aussi bien intellectuel que politique qu'il dénonce chez ses concitoyens ? L'attitude qu'il juge féconde, l'inquiétude, il l'ajoute au doute, envers soi, envers ses propres convictions, puis envers tout échafaudage qui se prétendra seul détenteur de la vérité. Ses détours par le personnalisme, l'existentialisme, le surréalisme et la psychanalyse, s'ils sont parfois un peu rapides, peut-être réducteurs, n'en témoignent pas moins d'une curiosité et d'une audace rares dans « une culture qui a détruit le goût et le sens de l'expérimentation et du cheminement », écrira Pierre Vadeboncoeur<sup>6</sup>.

Des essais de la maturité jusqu'à *Mystère cosmique et condition humaine* (1975), dans lequel il voyait sa somme philosophique et qui reprend lui aussi, en les adaptant, des fragments anciens, il se livre donc surtout à un « exercice d'écriture à la première personne, libre dans son cheminement, sa forme et sa dynamique<sup>7</sup> ». Écrivain, au sens que donnait à ce terme Michel Leiris (« quiconque aime penser une plume à la main »), il s'intéresse principalement à sa propre évolution spirituelle et intellectuelle, c'est-à-dire au parcours de cet esprit extrêmement souple qui fut le sien, accueillant, en constante transformation. Par à-coups, toujours, explorant successivement des questions sans lien apparent, s'essayant aux sujets les plus éloignés (C Claudel, mais aussi Einstein ; la métaphysique aussi bien que les sciences occultes ; le couple, le bonheur, la foi), l'essayiste prospecte, sûr chaque fois de se retrouver. Assurément, il s'est voulu un penseur complet et un maître à penser ; témoins, ses incursions en territoires multiples, son intérêt pour les questions d'actualité. De même, il s'est un peu complu dans le rôle de chef de file qu'il fut un temps, et qu'il devait se désoler de n'être plus, si l'on en juge par les repentirs

et réserves manifestes dans ses derniers écrits. Ses lecteurs, tout ce temps, d'un ouvrage à l'autre, ont eu accès à des éléments autobiographiques de même qu'à des tranches d'un itinéraire intellectuel l'ayant conduit d'une adhésion critique au thomisme à une forme personnelle d'existentialisme, puis à ce qu'il qualifiera de « nihilisme souriant ». Car jamais François Hertel, du moins le prétendra-t-il plusieurs années plus tard, n'aura eu la certitude de croire : « La veille de mon ordination, je me précipitai chez mon supérieur, et lui avouai que je ne croyais plus croire. Il s'écria : – ' Mon cher, c'est très beau de se sentir indigne. Vous êtes un privilégié. ' Je franchis le pas<sup>8</sup>. » **NB**

1. Dostaler O'Leary, *Le roman canadien-français*, Le Cercle du livre de France, Montréal, 1954, p. 167.

2. Significativement intitulé « Deux hommes en nous », dans certaines éditions.

3. Il reste à venir une étude développée sur cette question à laquelle Laurent Mailhot (voir le compte rendu du numéro des *Cahiers Éthier-Blais* consacré à François Hertel) livre trop peu d'éléments de réponse.

4. À ma connaissance, on a peu étudié cette littérature fantaisiste, occultée historiquement par les romans « urbains » (Gabrielle Roy, Roger Lemelin), le roman psychologique déjà mentionné et les derniers soupirs du roman de la terre (Ringuet, Germaine Guèvremont). Les dialogues philosophiques du *Siraf* (1934) de Georges Bugnet en sont un exemple.

5. Notons qu'il en va de même de sa production poétique, que ses formes rapprochent parfois de la prose essayistique, et dont le contenu souvent explicitement philosophique n'interdit pas le lyrisme. Jean Éthier-Blais et Pierre de Grandpré écrivaient à ce propos : « ce sont des artifices de définition qui permettent de ranger François Hertel parmi les poètes » (Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. 2 (1900-1945), Beauchemin, Montréal, 1968, p. 230).

6. Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, Montréal, HMH, Montréal, 1963, p. 167.

7. Guylaine Massoutre, « Les canons de l'exilé », dans *La Pensée composée*, sous la dir. de François Dumont, Nota bene, Québec, 1999, p. 140.

8. François Hertel, *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge*, Stanké, Montréal, 1977. La perplexité de Robert Vigneault (voir le compte rendu des *Cahiers Éthier-Blais*) quant aux rapports de François Hertel à la foi, à Dieu et au spirituel de manière plus générale, est tout à fait justifiée.

## Écrivains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle

« Léon Bopp est né à La-Chaux-de-Fonds (France) le 17 mai 1896.

Très lié à la *Nouvelle Revue Française*,  
ami intime de Jean Paulhan et d'Albert Thibaudet, il publia d'épais romans  
dont le plus connu est *Jacques Arnaut et la somme romanesque* (1933). »

À paraître dans le numéro 86 de *Nuit blanche*, en librairie le 26 mars 2002